

Les Lois de Minos

Voltaire

Publication:

Source : Livres & Ebooks

ÉPITRE DÉDICATOIRE

à monseigneur le duc De Richelieu pair et maréchal de France gouverneur de Guienne, premier gentilhomme de la chambre du roi, etc.

Monseigneur,

il y a plus de cinquante ans que vous daignez m'aimer. Je dirai à notre doyen de l'académie, avec Varron (car il faut toujours citer quelque ancien, pour en imposer aux modernes) :

(...). Ce n'est pas qu'on ne soit aussi très-invariablement attaché à ceux qui nous ont prévenus depuis par des bienfaits, et à qui nous devons une reconnaissance éternelle ; mais *antiqua necessitudo* est toujours la plus grande consolation de la vie. La nature m'a fait votre doyen, et l'académie vous a fait le nôtre : permettez donc qu'à de si justes titres je vous dédie une tragédie qui serait moins mauvaise si je ne l'avais pas faite loin de vous. J'atteste tous ceux qui vivent avec moi que le feu de ma jeunesse m'a fait composer ce petit drame en moins de huit jours, pour nos amusements de campagne ; qu'il n'était point destiné au théâtre de Paris, et qu'il n'en est pas meilleur pour tout cela. Mon but était d'essayer encore si l'on pouvait faire réussir en France une tragédie profane qui ne fût pas fondée sur une intrigue d'amour ; ce que j'avais tenté autrefois dans *mélope* , dans *oreste* , dans d'autres pièces, et ce que j'aurais voulu toujours exécuter.

Mais le libraire Valade, qui est sans doute un de vos beaux esprits de Paris, s'étant emparé d'un manuscrit de la pièce, selon l'usage l'a embellie de vers composés par lui ou par ses amis, et a imprimé le tout sous mon nom, aussi proprement que cette rhapsodie méritait de l'être. Ce n'est point la tragédie de Valade que j'ai l'honneur de vous dédier ; c'est la mienne, en dépit de l'envie. Cette envie, comme vous savez, est l'âme du monde : elle établit son trône, pour un jour ou deux, dans le parterre à toutes les pièces nouvelles, et s'en retourne bien vite à la cour, où elle demeure la plus grande partie de l'année.

Vous le savez, vous, le digne disciple du maréchal De Villars dans la plus brillante et la plus noble de toutes les carrières. Vous vîtes ce héros qui sauva la France, qui sut si bien faire la guerre et la paix, ne jouir de sa réputation qu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Il fallut qu'il enterrât son siècle pour qu'un nouveau siècle lui rendît publiquement justice. On lui reprochait jusqu'à ses prétendues richesses, qui n'approchaient pas à beaucoup près de celles des traitants de ces temps-là ; mais ceux qui étaient si basement jaloux de sa fortune n'osaient pas, dans le fond de leur cœur, envier sa gloire, et baissaient les yeux devant lui.

Quand son successeur vengeait la France et l'Espagne dans l'île de Minorque, l'envie ne criait-elle pas qu'il ne prendrait jamais Mahon, qu'il fallait envoyer un autre général à sa place ? Et Mahon était déjà pris.

Vous fîtes des jaloux dans plus d'un genre : mais ce n'est ni au général ni au plus aimable des français que je m'adresse ici ; je ne parle qu'à mon doyen. Comme il sait le grec aussi bien que moi, je lui citerai d'abord Hésiode, qui dans (...), connu de tous les courtisans, dit en termes formels :

(...).

Le potier est ennemi du potier, le maçon du maçon, le gueux porte envie au gueux, le chanteur au chanteur.

Horace disait plus noblement :

(...).

Le vainqueur de l'hydre ne put vaincre l'envie qu'en mourant.

Boileau dit à Racine :

sitôt que d'Apollon un génie inspiré
trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,... etc.

Tout cela est d'un ancien usage, et cette étiquette subsistera longtemps. Vous savez que je commentai Corneille, il y a quelques années, par une détestable envie ; et que ce commentaire, auquel vous contribuâtes par vos générosités à l'exemple du roi, était fait pour accabler ce qui restait de la famille et du nom de ce grand homme. Vous pouvez voir, dans ce commentaire, que l'abbé D'Aubignac, prédicateur ordinaire de la cour, qui croyait avoir fait une *pratique du théâtre* et une tragédie, appelait Corneille Mascarille, et le traitait comme le plus méprisable des hommes ; il se mettait contre lui à la tête de toute la canaille de la littérature.

Les ci-devant soi-disant jésuites accusèrent Racine de cabaler pour le jansénisme, et le firent mourir de chagrin. Aujourd'hui, si un homme réussit un peu pour quelque temps, ses rivaux ou ceux qui prétendent l'être disent d'abord que c'est une mode qui passera comme les pantins et les convulsions ; ensuite ils prétendent qu'il n'est qu'un plagiaire ; enfin ils soupçonnent qu'il est athée ; ils en avertissent les porteurs de chaise de Versailles, afin qu'ils le disent à leurs pratiques, et que la chose revienne à quelque homme bien zélé, bien morne, et bien méchant, qui en fera son profit.

Les calomnies pleuvent sur quiconque réussit. Les gens de lettres sont assez comme M Chicaneau et Mme la comtesse de Pimbêche :

qu'est-ce qu'on vous a fait ? -on m'a dit des injures.

Il y aura toujours dans la république des lettres un petit canton où cabalera le *pauvre diable* avec ses semblables ; mais aussi, monseigneur, il se trouvera toujours en France des âmes nobles et éclairées, qui sauront rendre justice aux talents, qui pardonneront aux fautes inséparables de l'humanité, qui encourageront tous les beaux-arts. Et à qui appartiendra-t-il plus d'en être le soutien qu'au neveu de leur principal fondateur ? C'est un devoir attaché à votre nom.

C'est à vous de maintenir la pureté de notre langue, qui se corrompt tous les jours ; c'est à vous de ramener la belle littérature et le bon goût, dont nous avons vu les restes fleurir encore. Il vous appartient de protéger la véritable philosophie, également éloignée de l'irréligion et du fanatisme. Quelles autres mains que les vôtres sont faites pour porter au trône les fleurs et les fruits du génie français, et pour en écarter la calomnie qui s'en approche toujours, quoique toujours chassée ? à quel autre qu'à vous les académiciens pourraient-ils avoir recours dans leurs travaux et dans leurs afflictions ? Et quelle gloire pour vous, dans un âge où l'ambition est assouvie, et où les vains plaisirs ont disparu comme un songe, d'être, dans un loisir honorable, le père de vos confrères ! L'âme du grand Armand s'applaudirait plus que jamais d'avoir fondé l'académie française.

Après avoir fait *Oedipe* et *les lois de Minos* , à près de soixante années l'un de l'autre, et après avoir été calomnié et persécuté pendant ces soixante années, sans en faire que rire, je sors presque octogénaire (c'est-à-dire beaucoup trop tard) d'une carrière épineuse dans lequel un goût irrésistible m'engagea trop longtemps. Je souhaite que la scène française, élevée dans le grand siècle de Louis XIV au-dessus du théâtre d'Athènes et de toutes les nations, reprenne la vie après moi,

qu'elle se purge de tous les défauts que j'y ai portés, et qu'elle acquière les beautés que je n'ai pas connues.

Je souhaite qu'au premier pas que fera dans cette carrière un homme de génie, tous ceux qui n'en ont point ne s'ameuvent pas pour le faire tomber, pour l'écraser dans sa chute, et pour l'opprimer par les plus absurdes impostures.

Qu'il ne soit pas mordu par les folliculaires, comme toute chair bien saine l'est par les insectes ; ces insectes et ces folliculaires ne mordant que pour vivre.

Je souhaite que la calomnie ne députe point quelques-uns de ses serpents à la cour pour perdre ce génie naissant, en cas que la cour, par hasard, entende parler de ses talents.

Puissent les tragédies n'être désormais ni une longue conversation partagée en cinq actes par des violons, ni un amas de spectacles grotesques, appelé par les anglais *show*, et par nous, la rareté, la curiosité !

Puisse-t-on n'y plus traiter l'amour comme un amour de comédie dans le goût de Térence, avec déclaration, jalousie, rupture, et raccommodement !

Qu'on ne substitue point à ces langueurs amoureuses des aventures incroyables et des sentiments monstrueux, exprimés en vers plus monstrueux encore, et remplis de maximes dignes de Cartouche et de son style.

Que, dans le désespoir secret de ne pouvoir approcher de nos grands maîtres, on n'aille pas emprunter des haillons affreux chez les étrangers, quand on a les plus riches étoffes dans son pays. Que tous les vers soient harmonieux et bien faits ; mérite absolument nécessaire, sans lequel la poésie n'est jamais qu'un monstre, mérite auquel presque aucun de nous n'a pu parvenir depuis *Athalie* .

Que cet art ne soit pas aussi méprisé qu'il est noble et difficile.

Que le faxhal et les comédiens de bois ne fassent pas absolument désertier *Cinna* et *Iphigénie* .

Que personne n'ose plus se faire valoir par la témérité de condamner des spectacles approuvés, entretenus, payés par les rois très-chrétiens, par les empereurs, par tous les princes de l'Europe entière. Cette témérité serait aussi absurde que l'était la bulle *in coena domini*, si sagement supprimée.

Enfin j'ose espérer que la nation ne sera pas toujours en contradiction avec elle-même sur ce grand art comme sur tant d'autres choses.

Vous aurez toujours en France des esprits cultivés et des talents ; mais tout étant devenu lieu commun, tout étant problématique à force d'être discuté, l'extrême abondance et la satiété ayant pris la place de l'indigence où nous étions avant le grand siècle, le dégoût du public succédant à cette ardeur qui nous animait du temps des grands hommes, la multitude des journaux, et des brochures, et des dictionnaires satiriques, occupant le loisir de ceux qui pourraient s'instruire dans quelques bons livres utiles, il est fort à craindre que le bon goût ne reste que chez un petit nombre d'esprits éclairés, et que les arts ne tombent chez la nation.

C'est ce qui arriva aux grecs après Démosthène, Sophocle, et Euripide ; ce fut le sort des romains après Cicéron, Virgile, et Horace ; ce sera le nôtre. Déjà pour un homme à talents qui s'élève, dont on est jaloux, et qu'on voudrait perdre, il sort de dessous terre mille demi-talents, qu'on accueille pendant deux jours, qu'on précipite ensuite dans un éternel oubli, et qui sont remplacés par d'autres éphémères.

On est accablé sous le nombre infini de livres faits avec d'autres livres ; et dans ces nouveaux livres inutiles, il n'y a rien de nouveau que des tissus de calomnies infâmes, vomies par la bassesse contre le mérite.

La tragédie, la comédie, le poème épique, la musique, sont des arts véritables : on nous prodigue des leçons, des discussions sur tous ces arts ; mais que le grand artiste est rare !

L'écrivain le plus misérable et le plus bas peut dire son avis sur *trois siècles* sans en connaître aucun, et calomnier lâchement, pour de l'argent, ses contemporains qu'il connaît encore moins. On le souffre, parce qu'on l'oublie : on laisse tranquillement ces colporteurs, devenus auteurs, juger les grands hommes sur les quais de Paris, comme on laisse les nouvellistes décider dans un café du destin des états ; mais si, dans cette fange, un génie s'élève, il faut tout craindre pour lui. Pardonnez-moi, monseigneur, ces réflexions : je les soumetts à votre jugement et

à celui de l'académie, dont j'espère que vous serez longtemps l'ornement et le doyen.

Recevez avec votre bonté ordinaire ce témoignage du respectueux et tendre attachement d'un vieillard plus sensible à votre bienveillance qu'aux maladies dont ses derniers jours sont tourmentés.

Acte 1

Scène I

La scène est à Gortine, ville de Crète. (le théâtre représente les portiques d'un temple, des tours sur les côtés, des cyprès sur le devant.) Teucer, Dictime.

Teucer

Quoi! Toujours, cher ami, ces archontes, ces grands, feront parler les lois pour agir en tyrans! Minos, qui fut cruel, a régné sans partage; mais il ne m'a laissé qu'un pompeux esclavage, un titre, un vain éclat, le nom de majesté, l'appareil du pouvoir, et nulle autorité. J'ai prodigué mon sang, je règne, et l'on me brave. Ma pitié, ma bonté pour cette jeune esclave semble dicter l'arrêt qui condamne ses jours; si je l'avais proscrite elle aurait leur secours. Tel est l'esprit des grands depuis que la naissance a cessé de donner la suprême puissance: jaloux d'un vain honneur, mais qu'on peut partager, ils n'ont choisi des rois que pour les outrager.

Dictime

Ce trône a ses périls; je les connais sans doute; je les ai vus de près; je sais ce qu'il en coûte. J'aimais Idoménée; il mourut exilé en pleurant sur un fils par lui-même immolé: par le sang de ce fils il crut plaire à la Crète; mais comment subjuguier la fureur inquiète de ce peuple inconstant, orageux, égaré, vive image des mers dont il est entouré? Ses flots sont élevés, mais c'est contre le trône; une sombre tempête en tout temps l'environne, le sort vous a réduit à combattre à la fois les durs cydoniens et vos jaloux crétois, les uns dans les conseils, les autres par les armes; et chaque instant pour vous redouble nos alarmes: hélas! Des meilleurs rois c'est souvent le destin; leurs pénibles travaux se succèdent sans fin: mais que votre pitié pour cette infortunée, par le cruel Pharès à mourir condamnée,

n'ait pas, à votre exemple, attendri tous les coeurs ; que ce saint homicide ait des approbateurs ; qu'on ait justifié cet usage exécrationnel ; c'est là ce qui m'étonne, et cette horreur m'accable.

Teucer

Que veux-tu ? Ces guerriers sous les armes blanchis, vieux superstitieux aux meurtres endurcis, destructeurs des remparts où l'on gardait Hélène, ont vu d'un oeil tranquille égorger Polixène. Ils redoutaient Calchas ; ils tremblent à mes yeux sous un Calchas nouveau, plus implacable qu'eux. Tel est l'aveuglement dont la Grèce est frappée : elle est encor barbare ; et de son sang trempée, à des dieux destructeurs elle offre ses enfants : ses fables sont nos lois, ses dieux sont nos tyrans. Thèbes, Mycène, Argos, vivront dans la mémoire ; d'illustres attentats ont fait toute leur gloire. La Grèce a des héros, mais injustes, cruels, insolents dans le crime, et tremblants aux autels. Ce mélange odieux m'inspire trop de haine. Je chéris la valeur, mais je la veux humaine. Ce sceptre est un fardeau trop pesant pour mon bras s'il le faut soutenir par des assassinats ; je suis né trop sensible : et mon âme attendrie se soulève aux dangers de la jeune Astérie ; j'admire son courage, et je plains sa beauté. Ami, je crains les dieux ; mais dans ma piété je croirais outrager leur suprême justice, si je pouvais offrir un pareil sacrifice.

Dictime

On dit que de Cydon les belliqueux enfants du fond de leurs forêts viendront dans peu de temps racheter leurs captifs, et surtout cette fille que le sort des combats arrache à sa famille. On peut traiter encore ; et peut-être qu'un jour de la paix parmi nous le fortuné retour adoucira nos moeurs, à mes yeux plus atroces que ces fiers ennemis qu'on nous peint si féroces. Nos grecs sont bien trompés : je les crois glorieux de cultiver les arts, et d'inventer des dieux ; cruellement séduits par leur propre imposture, ils ont trouvé des arts, et perdu la nature. Ces durs cydoniens dans leurs antres profonds sans autels et sans trône, errants et vagabonds, mais libres, mais vaillants, francs, généreux, fidèles, peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles ; la nature est leur règle, et nous la corrompons.

Teucer

Quand leur chef paraîtra nous les écouterons ; les archontes et moi, selon nos lois antiques, donnerons audience à ces hommes rustiques : reçois-les, et surtout qu'ils puissent ignorer les sacrés attentats qu'on ose préparer. Je ne te cèle point combien mon âme émue de ces cydoniens abhorre l'entrevue. Je hais, je dois haïr ces sauvages guerriers, de ma famille entière insolents meurtriers ; j'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inspirent : mais ils offrent la paix où tous mes vœux aspirent : j'étoufferai la voix de mes ressentiments, je vaincrai mes chagrins, qui résistaient au temps : il en coûte à mon coeur, tu connais sa blessure : ils vont renouveler ma perte et mon injure. Mais faut-il en punir un objet innocent ? Livrerai-je Astérie à la mort qui l'attend ? On vient. Puissent les dieux, que

ma justice implore, ces dieux trop mal servis, ces dieux qu'on déshonore, inspirer la clémence, accorder à mes vœux une loi moins cruelle et moins indigne d'eux!

Scène 2

Teucer, Dictime ; le pontife Pharès avance avec le sacrificateur à sa droite : le roi est à sa gauche, accompagné des archontes de la Crète.

Pharès , au roi et aux archontes.

Prenez place, seigneurs, au temple de Gortine ; adorez et vengez la puissance divine. (ils montent sur une estrade, et s'asseynt dans le même ordre. Pharès continue.) prêtres de Jupiter, organes de ses lois, confidentes de nos dieux, et vous, roi des crétois, vous, archontes vaillants, qui marchez à la guerre sous les drapeaux sacrés du maître du tonnerre, voici le jour de sang, ce jour si solennel, où je dois présenter aux marches de l'autel l'holocauste attendu, que notre loi commande. De sept ans en sept ans nous devons en offrande une jeune captive aux mânes des héros ; ainsi dans ses décrets nous l'ordonna Minos, quand lui-même il vengeait sur les enfants d'égée la majesté des dieux, et la mort d'Androgée. Nos suffrages, Teucer, vous ont donné son rang : vous ne le tenez point des droits de votre sang ; nous vous avons choisi quand par Idoménée l'île de Jupiter se vit abandonnée. Soyez digne du trône où vous êtes monté ; soutenez de nos lois l'inflexible équité. Jupiter veut le sang de la jeune captive qu'en nos derniers combats on prit sur cette rive. On la croit de Cydon. Ces peuples odieux, ennemis de nos lois, et proscrits par nos dieux, des repaires sanglants de leurs antres sauvages, ont cent fois de la Crète infesté les rivages ; toujours en vain punis, ils ont toujours brisé le joug de l'esclavage à leur tête imposé. Remplissez à la fin votre juste vengeance. Une épouse, une fille à peine en son enfance, aux champs de Bérécinthe, en vos premiers combats, sous leurs toits embrasés mourantes dans vos bras, demandent à grands cris qu'on apaise leurs mânes. Exterminez, grands dieux, tous ces peuples profanes ! Le vil sang d'une esclave, à nos autels versé, est d'un bien faible prix pour le ciel offensé. C'est du moins un tribut que l'on doit à mon temple ; et la terre coupable a besoin d'un exemple.

Teucer

Vrais soutiens de l'état, guerriers victorieux, favoris de la gloire, et vous, prêtres des dieux, dans cette longue guerre où la Crète est plongée, j'ai perdu ma famille, et ce fer l'a vengée ; je pleure encor sa perte ; un coup aussi cruel saignera pour jamais

dans ce coeur paternel. J'ai dans les champs d'honneur immolé mes victimes ; le meurtre et le carnage alors sont légitimes ; nul ne m'enseignera ce que mon bras vengeur devait à ma famille, à l'état, à mon coeur : mais l'autel ruisselant du sang d'une étrangère peut-il servir la Crète, et consoler un père ? Plût aux dieux que Minos, ce grand législateur, de notre république auguste fondateur, n'eût jamais commandé de pareils sacrifices ! L'homicide en effet rend-il les dieux propices ? Avons-nous plus d'états, de trésors, et d'amis, depuis qu'Idoménée eut égorgé son fils ? Guerriers, c'est par vos mains qu'aux feux vengeurs en proie, j'ai vu tomber les murs de la superbe Troie, nous répandons le sang des malheureux mortels ; mais c'est dans les combats, et non point aux autels. Songez que de Calchas et de la Grèce unie le ciel n'accepta point le sang d'Iphigénie. Ah ! Si pour nous venger le glaive est dans nos mains, cruels aux champs de mars, ailleurs soyons humains ; ne peut-on voir la Crète heureuse et florissante que par l'assassinat d'une fille innocente ? Les enfants de Cydon seront-ils plus soumis ? Sans en être plus craints nous serons plus haïs. Au souverain des dieux rendons un autre hommage : méritons ses bontés, mais par notre courage : vengeons-nous, combattons, qu'il seconde nos coups ; et vous, prêtres des dieux, faites des voeux pour nous,

Pharès

Nous les formons, ces voeux ; mais ils sont inutiles pour les esprits altiers et les coeurs indociles. La loi parle, il suffit : vous n'êtes en effet que son premier organe et son premier sujet ; c'est Jupiter qui règne : il veut qu'on obéisse ; et ce n'est pas à vous de juger sa justice. S'il daigna devant Troie accorder un pardon au sang que dans l'Aulide offrait Agamemnon, quand il veut, il fait grâce : écoutez en silence la voix de sa justice ou bien de sa clémence ; il commande à la terre, à la nature, au sort ; il tient entre ses mains la naissance et la mort. Quel nouvel intérêt vous agite et vous presse ? Nul de nous ne montra ces marques de faiblesse pour le dernier objet qui fut sacrifié ; nous ne connaissons point cette fausse pitié. Vous voulez que Cydon cède au joug de la Crète ; portez celui des dieux dont je suis l'interprète : mais voici la victime. (on amène Astérie, couronnée de fleurs et enchaînée.)

Scène 3

les précédents, Astérie.

Dictime

à son aspect, seigneur, la pitié qui vous touche a pénétré mon coeur. Que dans la Grèce encore il est de barbarie ! Que ma triste raison gémit sur ma patrie !

Pharès

Captive des crétois, remise entre mes mains, avant d'entendre ici l'arrêt de tes destins, c'est à toi de parler, et de faire connaître quel est ton nom, ton rang, quels mortels t'ont fait naître.

Astérie

Je veux bien te répondre. Astérie est mon nom ; ma mère est au tombeau ; le vieillard Azémon, mon digne et tendre père, a, dès mon premier âge, dans mon coeur qu'il forma fait passer son courage. De rang, je n'en ai point ; la fière égalité est notre heureux partage, et fait ma dignité.

Pharès

Sais-tu que Jupiter ordonne de ta vie ?

Astérie

Le Jupiter de Crète, aux yeux de ma patrie, est un fantôme vain que ton impiété fait servir de prétexte à ta férocité.

Pharès

Apprends que ton trépas, qu'on doit à tes blasphèmes, est déjà préparé par mes ordres suprêmes.

Astérie

Je le sais, de ma mort indigne et lâche auteur ; je le sais, inhumain, mais j'espère un vengeur. Tous mes concitoyens sont justes et terribles ; tu les connais, tu sais s'ils furent invincibles. Les foudres de ton dieu, par un aigle portés, ne te sauveront pas de leurs traits mérités : lui-même, s'il existe, et s'il régit la terre, s'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre, il saura bien sur toi, monstre de cruauté, venger son divin nom si longtemps insulté. Puisse tout l'appareil de ton infâme fête, tes couteaux, ton bûcher, retomber sur ta tête ! Puisse le temple horrible où mon sang va couler, sur ma cendre, sur toi, sur les tiens s'écrouler ! Périssent ta mémoire ! Et s'il faut qu'elle dure, qu'elle soit en horreur à toute la nature ! Qu'on abhorre ton nom ! Qu'on déteste tes dieux ! Voilà mes vœux, mon culte, et mes derniers adieux. Et toi, que l'on dit roi, toi, qui passes pour juste, toi, dont un peuple entier chérit l'empire auguste, et qui, du tribunal où les lois t'ont porté, sembles tourner sur moi des yeux d'humanité, plains-tu mon infortune en voulant mon supplice ? Non, de mes assassins tu n'es pas le complice. Mérione, archonte, à Teucer. On ne peut faire grâce, et votre autorité contre un usage antique, et partout respecté, opposerait, seigneur, une force impuissante.

Teucer

Que je livre au trépas sa jeunesse innocente ! ...

Mérione

Il faut du sang au peuple, et vous le connaissez ; ménagez ses abus, fussent-ils insensés. La loi qui vous révolte est injuste peut-être ; mais en Crète elle est sainte, et vous n'êtes pas maître de secouer un joug dont l'état est chargé. Ton pouvoir a sa borne, et cède au préjugé.

Teucer

Quand il est trop barbare, il faut qu'on l'abolisse.

Mérione

Respectons plus Minos.

Teucer

Aimons plus la justice. Et pourquoi dans Minos voulez-vous révéler ce que dans Busiris on vous vit abhorrer ? Oui, j'estime en Minos le guerrier politique ; mais je déteste en lui le maître tyrannique. Il obtint dans la Crète un absolu pouvoir : je suis moins roi que lui, mais je crois mieux valoir ; en un mot à mes yeux votre offrande est un crime. (à Dictime.) viens, suis-moi. Pharès se lève, les sacrificateurs aussi, et descendent de l'estrade. Qu'aux autels on traîne la victime.

Teucer

Vous osez! ...

Scène 4

les précédents ; un héraut arrive, le caducée à la main. (le roi, les archontes, les sacrificateurs, sont debout.)

Le Héraut

De Cydon les nombreux députés ont marché vers nos murs, et s'y sont présentés. De l'olivier sacré les branches pacifiques, symbole de concorde, ornent leurs mains rustiques : ils disent que leur chef est parti de Cydon, et qu'il vient des captifs apporter la rançon.

Pharès

Il n'est point de rançon, quand le ciel fait connaître qu'il demande à nos mains un sang dont il est maître.

Teucer

La loi veut qu'on diffère, elle ne souffre pas que l'étendard de paix et celui du trépas étalent à nos yeux un coupable assemblage. Aux droits des nations nous ferions trop d'outrage. Nous devons distinguer (si nous avons des moeurs) le temps

de la clémence et le temps des rigueurs : c'est par là que le ciel, si l'on en croit nos sages, des malheureux humains attirera les hommages ; ce ciel peut-être enfin lui veut sauver le jour. Allez, qu'on la ramène en cette même tour que je tiens sous ma garde, et dont on l'a tirée pour être en holocauste à vos glaives livrée. Sénat, vous apprendrez un jour à pardonner.

Astérie

Je te rends grâce, ô roi, si tu veux m'épargner ; mon supplice est injuste autant qu'épouvantable : et, quoique j'y portasse un front inaltérable, quoique aux lieux où le ciel a daigné me nourrir, nos premières leçons soient d'apprendre à mourir, le jour m'est cher... hélas ! Mais s'il faut que je meure, c'est une cruauté que d'en différer l'heure. (on l'emmène.)

Teucer

Le conseil est rompu. Vous, braves combattants, croyez que de Cydon les farouches enfants pourront malaisément désarmer ma colère. Si je vois en pitié cette jeune étrangère, le glaive que je porte est toujours suspendu sur ce peuple ennemi par qui j'ai tout perdu. Je sais qu'on doit punir, comme on doit faire grâce, protéger la faiblesse, et réprimer l'audace : tels sont mes sentiments. Vous pouvez décider si j'ai droit à l'honneur d'oser vous commander, et si j'ai mérité ce trône qu'on m'envie. Allez ; blâmez le roi, mais aimez la patrie ; servez-la ; mais surtout, si vous craignez les dieux, apprenez d'un monarque à les connaître mieux.

Acte 2

Scène I

Dictime, gardes ; Datame, les cydoniens, dans le fond.

Dictime

Où sont ces députés envoyés à mon maître ? Qu'on les fasse approcher... mais je les vois paraître, quel est celui de vous dont Datame est le nom ?

Datame

C'est moi.

Dictime

Quel est celui qui porte une rançon, et qui croit, par des dons aux crétois inutiles, racheter des captifs enfermés dans nos villes ? ...

Datame

Nous ne rougissons pas de proposer la paix. Je l'aime, je la veux, sans l'acheter jamais. Le vieillard Azémon, que mon pays révère, qui m'instruisit à vaincre, et qui me sert de père, s'est chargé, m'a-t-il dit, de mettre un digne prix à nos concitoyens par les vôtres surpris. Nous venons les tirer d'un infâme esclavage, nous venons pour traiter.

Dictime

Est-il ici ?

Datame

Son âge a retardé sa course, et je puis, en son nom, de la belle Astérie annoncer la rançon. Du sommet des rochers qui divisent les nues j'ai volé, j'ai franchi des routes inconnues, tandis que ce vieillard, qui nous suivra de près, a percé les détours de nos vastes forêts ; par le fardeau des ans sa marche est ralentie.

Dictime

Il apporte, dis-tu, la rançon d'Astérie ?

Datame

Oui. J'ignore à ton roi ce qu'il peut présenter ; Cydon ne produit rien qui puisse vous flatter. Vous allez ravir l'or au sein de la Colchide ; le ciel nous a privés de ce métal perfide ; dans notre pauvreté que pouvons-nous offrir ?

Dictime

Votre coeur et vos bras, dignes de nous servir.

Datame

Il ne tiendra qu'à vous ; longtemps nos adversaires, si vous l'aviez voulu, nous aurions été frères. Ne prétendez jamais parler en souverains ; remettez, dès ce jour, Astérie en nos mains.

Dictime

Sais-tu quel est son sort ?

Datame

Elle me fut ravie. à peine ai-je touché cette terre ennemie, j'arrive : je demande Astérie à ton roi, à tes dieux, à ton peuple, à tout ce que je voi ; je viens ou la reprendre ou périr avec elle. Une Hélène coupable, une illustre infidèle, arma dix ans vos grecs indignement séduits ; une cause plus juste ici nous a conduits ; nous vous redemandons la vertu la plus pure : rendez-moi mon seul bien ; réparez mon injure. Tremblez de m'outrager ; nous avons tous promis d'être jusqu'au tombeau vos plus grands ennemis ; nous mourrons dans les murs de vos cités en flammes, sur les corps expirants de vos fils, de vos femmes... (à Dictime.) guerrier, qui que tu sois, c'est à toi de savoir ce que peut le courage armé du désespoir. Tu nous connais : préviens le malheur de la Crète.

Dictime

Nous savons réprimer cette audace indiscreète. J'ai pitié de l'erreur qui paraît t'emporter. Tu demandes la paix, et viens nous insulter! Calme tes vains transports; apprends, jeune barbare, que pour toi, pour les tiens, mon prince se déclare; qu'il épargne souvent le sang qu'on veut verser; qu'il punit à regret, qu'il sait récompenser; qu'intrépide aux combats, clément dans la victoire, il préfère surtout la justice à la gloire; mérite de lui plaire.

Datame

Et quel est donc ce roi? S'il est grand, s'il est bon, que ne vient-il à moi? Que ne me parle-t-il? ... la vertu persuade. Je veux l'entretenir.

Dictime

Le chef de l'ambassade doit paraître au sénat avec tes compagnons. Il faut se conformer aux lois des nations.

Datame

Est-ce ici son palais?

Dictime

Non; ce vaste édifice est le temple où des dieux j'ai prié la justice de détourner de nous les fléaux destructeurs, d'éclairer les humains, de les rendre meilleurs. Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges, et cent villes de Crète y portent leurs hommages.

Datame

Qui? Minos? Ce grand fourbe, et ce roi si cruel? Lui, dont nous détestons et le trône et l'autel; qui les teignit de sang? Lui, dont la race impure par des amours affreux étonna la nature? Lui, qui du poids des fers nous voulut écraser, et qui donna des lois pour nous tyranniser? Lui, qui du plus pur sang que votre Grèce honore nourrit sept ans ce monstre appelé Minotaure? Lui, qu'enfin vous peignez, dans vos mensonges vains, au bord de l'Achéron jugeant tous les humains, et qui ne mérita, par ses fureurs impies, que d'éternels tourments sous les mains des furies? Parle: est-ce là ton sage? Est-ce là ton héros? Crois-tu nous effrayer à ce nom de Minos? Oh! Que la renommée est injuste et trompeuse! Sa mémoire à la Grèce est encor précieuse; ses lois et ses travaux sont par nous abhorrés. On méprise en Cydon ce que vous adorez; on y voit en pitié les fables ridicules que l'imposture étale à vos peuples crédules.

Dictime

Tout peuple a ses abus, et les nôtres sont grands; mais nous avons un prince ennemi des tyrans, ami de l'équité, dont les lois salutaires aboliront bientôt tant de lois sanguinaires. Prends confiance en lui, sois sûr de ses bienfaits: je jure par les dieux...

Datame

Ne jure point; promets... promets-nous que ton roi sera juste et sincère; qu'il ren-

dra dès ce jour Astérie à son père... de ses autres bienfaits nous pouvons le quitter. Nous n'avons rien à craindre et rien à souhaiter ; la nature pour nous fut assez bienfaisante : aux creux de nos vallons sa main toute-puissante a prodigué ses biens pour prix de nos travaux ; nous possédons les airs, et la terre, et les eaux ; que nous faut-il de plus ? Brillez dans vos cent villes de l'éclat fastueux de vos arts inutiles ; la culture des champs, la guerre, sont nos arts ; l'enceinte des rochers a formé nos remparts : nous n'avons jamais eu, nous n'aurons point de maître. Nous voulons des amis ; méritez-vous de l'être ?

Dictime

Oui, Teucer en est digne ; oui, peut-être aujourd'hui, en le connaissant mieux, vous combattrez pour lui.

Datame

Nous !

Dictime

Vous-même. Il est temps que nos haines finissent, que, pour leur intérêt, nos deux peuples s'unissent. Je ne te réponds pas que ta dure fierté ne puisse de mon roi blesser la dignité ; (à sa suite.) mais il l'estimera. Vous, allez ; qu'on prépare ce que les champs de Crète ont produit de plus rare ; qu'on traite avec respect ces guerriers généreux. (ils sortent.) puissent tous les crétois penser un jour comme eux ! Que leur franchise est noble, ainsi que leur courage ! Le lion n'est point né pour souffrir l'esclavage : qu'ils soient nos alliés, et non pas nos sujets. Leur mâle liberté peut servir nos projets. J'aime mieux leur audace et leur candeur hautaine que les lois de la Crète, et tous les arts d'Athène.

Scène 2

Teucer, Dictime, gardes.

Teucer

Il faut prendre un parti : ma triste nation n'écoute que la voix de la sédition ; ce sénat orgueilleux contre moi se déclare ; on affecte ce zèle implacable et barbare que toujours les méchants feignent de posséder, à qui souvent les rois sont contraints de céder : j'entends de mes rivaux la funeste industrie crier de tous côtés : religion, patrie ! Tout prêts à m'accuser d'avoir trahi l'état si je m'oppose encore à cet assas-

sinat. Le nuage grossit, et je vois la tempête qui, sans doute, à la fin tombera sur ma tête.

Dictime

J'oserais proposer, dans ces extrémités, de vous faire un appui des mêmes révoltés, des mêmes habitants de l'âpre Cydonie, dont nous pourrions guider l'impétueux génie : fiers ennemis d'un joug qu'ils ne peuvent subir, mais amis généreux, ils pourraient nous servir. Il en est un surtout, dont l'âme noble et fière connaît l'humanité dans son audace altière : il a pris sur les siens, égaux par la valeur, ce secret ascendant que se donne un grand cœur ; et peu de nos crétois ont connu l'avantage d'atteindre à sa vertu, quoique dure et sauvage. Si de pareils soldats pouvaient marcher sous vous, on verrait tous ces grands si puissants, si jaloux de votre autorité qu'ils osent méconnaître, porter le joug paisible, et chérir un bon maître. Nous voulions asservir des peuples généreux : faisons mieux, gagnons-les ; c'est là régner sur eux.

Teucer

Je le sais. Ce projet peut sans doute être utile ; mais il ouvre la porte à la guerre civile : à ce remède affreux faut-il m'abandonner ? Faut-il perdre l'état pour le mieux gouverner ? Je veux sauver les jours d'une jeune barbare ; du sang des citoyens serai-je moins avare ? Il le faut avouer, je suis bien malheureux ! N'ai-je donc des sujets que pour m'armer contre eux ? Pilote environné d'un éternel orage, ne pourrai-je obtenir qu'un illustre naufrage ? Ah ! Je ne suis pas roi si je ne fais le bien.

Dictime

Quoi donc ! Contre les lois la vertu ne peut rien ! Le préjugé fait tout ! Pharès impitoyable maintiendra malgré vous cette loi détestable ! Il domine au sénat ! On ne veut désormais ni d'offres de rançon, ni d'accord, ni de paix !

Teucer

Quel que soit son pouvoir, et l'orgueil qui l'anime, va, le cruel du moins n'aura point sa victime ; va, dans ces mêmes lieux, profanés si longtemps, j'arracherai leur proie à ces monstres sanglants.

Dictime

Puissiez-vous accomplir cette sainte entreprise !

Teucer

Il faut bien qu'à la fin le ciel la favorise. Et lorsque les crétois, un jour plus éclairés, auront enfin détruit ces attentats sacrés (car il faut les détruire, et j'en aurai la gloire), mon nom, respecté d'eux, vivra dans la mémoire.

Dictime

La gloire vient trop tard, et c'est un triste sort. Qui n'est de ses bienfaits payé qu'après la mort, obtînt-il des autels, est encor trop à plaindre.

Teucer

Je connais, cher ami, tout ce que je dois craindre ; mais il faut bien me rendre à

l'ascendant vainqueur qui parle en sa défense, et domine en mon coeur. Gardes, qu'en ma présence à l'instant on conduise cette cydonienne, entre nos mains remise. (les gardes sortent.) je prétends lui parler avant que, dans ce jour, on ose l'arracher du fond de cette tour, et la rendre au cruel armé pour son supplice, qui presse au nom des dieux ce sanglant sacrifice. Demeure. La voici : sa jeunesse, ses traits, toucheraient tous les coeurs, hors celui de Pharès.

Scène 3

Teucer, Dictime, Astérie, gardes.

Astérie

Que prétend-on de moi ? Quelle rigueur nouvelle, après votre promesse, à la mort me rappelle ? Allume-t-on les feux qui m'étaient destinés ? ô roi ! Vous m'avez plainte, et vous m'abandonnez !

Teucer

Non ; je veille sur vous, et le ciel me seconde.

Astérie

Pourquoi me tirez-vous de ma prison profonde ?

Teucer

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour ; vous reverrez en paix votre premier séjour : malheureuse étrangère, et respectable fille, que la guerre arracha du sein de sa famille, souvenez-vous de moi loin de ces lieux cruels. Soyez prête à partir... oubliez nos autels... une escorte fidèle aura soin de vous suivre. Vivez... qui mieux que vous a mérité de vivre !

Astérie

Ah, seigneur ! Ah, mon roi ! Je tombe à vos genoux ; tout mon coeur qui m'échappe a volé devant vous ; image des vrais dieux, qu'ici l'on déshonore, recevez mon encens : en vous je les adore. Vous seul, vous m'arrachez aux monstres infernaux qui, me parlant en dieux, n'étaient que des bourreaux. Malgré ma juste horreur de servir sous un maître, esclave auprès de vous, je me plairais à l'être.

Teucer

Plus je l'entends parler, plus je suis attendri... est-il vrai qu'Azémon, ce père si chéri, qui, près de son tombeau, vous regrette et vous pleure, pour venir vous reprendre a quitté sa demeure ?

Astérie

On le dit. J'ignorais, au fond de ma prison, ce qui s'est pu passer dans ma triste maison.

Teucer

Savez-vous que Datame, envoyé par un père, venait nous proposer un traité salu- taire, et que des jours de paix pouvaient être accordés ?

Astérie

Datame ! Lui, seigneur ! Que vous me confondez ! Il serait dans les mains du sénat de la Crète ? Parmi mes assassins ?

Teucer

Dans votre âme inquiète j'ai porté, je le vois, de trop sensibles coups ; ne craignez rien pour lui. Serait-il votre époux ? Vous serait-il promis ? Est-ce un parent, un frère ? Parlez ; son amitié m'en deviendra plus chère ; plus on vous opprima, plus je veux vous servir.

Astérie

De quel ombre de joie, hélas ! Puis-je jouir ? Qui vous porte à me tendre une main protectrice ? Quels dieux en ma faveur ont parlé ?

Teucer

La justice.

Astérie

Les flambeaux de l'hymen n'ont point brillé pour moi, seigneur ; Datame m'aime, et Datame a ma foi ; nos serments sont communs, et ce noeud vénérable est plus sacré pour nous, et plus inviolable que tout cet appareil formé dans vos états pour asservir des coeurs qui ne se donnent pas. Le mien n'est plus à moi. Le généreux Datame allait me rendre heureuse en m'obtenant pour femme, quand vos lâches soldats, qui, dans les champs de mars, n'oseraient sur Datame arrêter leurs regards, ont ravi loin de lui des enfants sans défense, et devant vos autels ont traîné l'innocence : ce sont là les lauriers dont ils se sont couverts. Un prêtre veut mon sang, et j'étais dans ses fers.

Teucer

Ses fers ! ... ils sont brisés, n'en soyez point en doute ; c'est pour lui qu'ils sont faits ; et, si le ciel m'écoute, il peut tomber un jour au pied de cet autel où sa main veut sur vous porter le coup mortel. Je vous rendrai l'époux dont vous êtes privée, et pour qui du trépas les dieux vous ont sauvée ; il vous suivra bientôt : rentrez ; que cette tour, de la captivité jusqu'ici le séjour, soit un rempart du moins contre la barbarie. On vient. Ce sera peu d'assurer votre vie ; j'abolirai nos lois, ou j'y perdrai le jour.

Astérie

Ah ! Que vous méritez, seigneur, une autre cour, des sujets plus humains, un culte moins barbare !

Teucer

Allez : avec regret de vous je me sépare ; mais de tant d' attentats, de tant de cruauté, je dois venger mes dieux, vous, et l'humanité.

Astérie

Je vous crois, et de vous je ne puis moins attendre.

Scène 4

Teucer, Dictime, Mérione.

Mérione

Seigneur, sans passion pourrez-vous bien m'entendre ?

Teucer

Parlez.

Mérione

Les factions ne me gouvernent pas, et vous savez assez que, dans nos grands débats, je ne me suis montré le fauteur ni l'esclave des sanglants préjugés d'un peuple qui vous brave. Je voudrais, comme vous, exterminer l'erreur qui séduit sa faiblesse, et nourrit sa fureur. Vous pensez arrêter d'une main courageuse un torrent débordé dans sa course orageuse ; il vous entraînera, je vous en averti. Pharès a pour sa cause un violent parti, et d'autant plus puissant contre le diadème qu'il croit servir le ciel et vous venger vous-même. " quoi ! Dit-il, dans nos champs la fille de Teucer, à son père arrachée, expira sous le fer ; et, du sang le plus vil indignement avare, Teucer dénaturé respecte une barbare ! ... lui seul est inhumain, seul à la cruauté dans son coeur insensible il joint l'impiété ; il veut parler en roi quand Jupiter ordonne ; l'encensoir du pontife offense sa couronne : il outrage à la fois la nature et le ciel, et contre tout l'empire il se rend criminel... " il dit ; et vous jugez si ces accents terribles retentiront longtemps sur ces âmes flexibles, dont il peut exciter ou calmer les transports, et dont son bras puissant gouverne les ressorts.

Teucer

Je vois qu'il vous gouverne, et qu'il sut vous séduire. M'apportez-vous son ordre, et pensez-vous m'instruire ?

Mérione

Je vous donne un conseil.

Teucer

Je n'en ai pas besoin.

Mérione

Il vous serait utile.

Teucer

épargnez-vous ce soin ; je sais prendre, sans vous, conseil de ma justice.

Mérione

Elle peut sous vos pas creuser un précipice : tout noble, dans notre île, a le droit respecté de s'opposer d'un mot à toute nouveauté.

Teucer

Quel droit !

Mérione

Notre pouvoir balance ainsi le vôtre ; chacun de nos égaux est un frein l'un à l'autre.

Teucer

Oui, je le sais ; tout noble est tyran tour à tour.

Mérione

De notre liberté condamnez-vous l'amour ?

Teucer

Elle a toujours produit le public esclavage.

Mérione

Nul de nous ne peut rien, s'il lui manque un suffrage.

Teucer

La discorde éternelle est la loi des crétois. Seigneur, vous l'approuviez quand de vous on fit choix.

Teucer

Je la blâmais dès lors ; enfin je la déteste : soyez sûr qu'à l'état elle sera funeste.

Mérione

Au moins, jusqu'à ce jour, elle en fut le soutien : mais vous parlez en prince.

Teucer

En homme, en citoyen ; et j'agis en guerrier quand mon honneur l'exige : à ce dernier parti gardez qu'on ne m'oblige.

Mérione

Vous pourriez hasarder, dans ces dissensions, de véritables droits pour des prétentions... consultez mieux l'esprit de notre république. Elle a trop consulté la licence anarchique.

Mérione

Seigneur, entre elle et vous marchant d'un pas égal, autrefois votre ami, jamais votre rival, je vous parle en son nom.

Teucer

Je réponds, Mérione, au nom de la nature, et pour l'honneur du trône.

Mérione

Nos lois...

Teucer

Laissez vos lois, elles me font horreur ; vous devriez rougir d'être leur protecteur.

Mérione

Proposez une loi plus humaine et plus sainte ; mais ne l'imposez pas : seigneur, point de contrainte ; vous révoltez les coeurs, il faut persuader. La prudence et le temps pourront tout accorder.

Teucer

Que le prudent me quitte, et le brave me suive. Il est temps que je règne, et non pas que je vive.

Mérione

Régnez ; mais redoutez les peuples et les grands.

Teucer

Ils me redouteront. Sachez que je prétends être impunément juste, et vous apprendre à l'être. Si vous ne m'imites, respectez votre maître... et nous, allons, Dic-time, assembler nos amis, s'il en reste à des rois insultés et trahis.

Acte 3

Scène I

Datame, cydoniens.

Datame

Pensent-ils m'éblouir par la pompe royale, par ce faste imposant que la richesse étale ? Croit-on nous amollir ? Ces palais orgueilleux ont de leur appareil effarouché mes yeux ; ce fameux labyrinthe, où la Grèce raconte que Minos autrefois ensevelit sa honte, n'est qu'un repaire obscur, un spectacle d'horreur ; ce temple, où Jupiter avec tant de splendeur est descendu, dit-on, du haut de l'empyrée, n'est qu'un lieu de carnage à sa première entrée ; et les fronts de béliers égorgés et sanglants sont de ces murs sacrés les honteux ornements : ces nuages d'encens, qu'on prodigue à toute heure, n'ont point purifié son infecte demeure. Que tous ces mo-

numents, si vantés, si chéris, quand on les voit de près, inspirent de mépris ! Un Cydonien. Cher Datame, est-il vrai qu'en ces pourpris funestes on n'offre que du sang aux puissances célestes ? Est-il vrai que ces grecs, en tous lieux renommés, ont immolé des grecs aux dieux qu'ils ont formés ? La nature à ce point serait-elle égarée ?

Datame

à des flots d'imposteurs on dit qu'elle est livrée, qu'elle n'est plus la même, et qu'elle a corrompu ce doux présent des dieux, l'instinct de la vertu : c'est en nous qu'il réside, il soutient nos courages : nous n'avons point de temple en nos déserts sauvages ; mais nous servons le ciel, et ne l'outrageons pas par des vœux criminels et des assassinats. Puissions-nous fuir bientôt cette terre cruelle, délivrer Astérie, et partir avec elle !

Le Cydonien

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés, par notre pitié seule au glaive dérobés, esclave pour esclave ; et quittons la contrée où notre pauvreté, qui dut être honorée, n'est, aux yeux des crétois, qu'un objet de dédain ; ils descendaient vers nous par un accueil hautain. Leurs bontés m'indignaient. Regagnons nos asiles, fuyons leurs dieux, leurs moeurs, et leurs bruyantes villes. Ils sont cruels et vains, polis et sans pitié. La nature entre nous mit trop d'inimitié.

Datame

Ah ! Surtout de leurs mains reprenons Astérie. Pourriez-vous reparaître aux yeux de la patrie sans lui rendre aujourd'hui son plus bel ornement ? Son père est attendu de moment en moment : en vain je la demande aux peuples de la Crète ; aucun n'a satisfait ma douleur inquiète, aucun n'a mis le calme en mon coeur éperdu ; par des pleurs qu'il cachait un seul m'a répondu. Que veulent, cher ami, ce silence et ces larmes ? Je voulais à Teucer apporter mes alarmes ; mais on m'a fait sentir que, grâce à leurs lois, des hommes tels que nous n'approchent point les rois : nous sommes leurs égaux dans les champs de Bellone : qui peut donc avoir mis entre nous et leur trône cet immense intervalle, et ravir aux mortels leur dignité première et leurs droits naturels ? Il ne fallait qu'un mot, la paix était jurée ; je voyais Astérie à son époux livrée ; on payait sa rançon, non du brillant amas des métaux précieux que je ne connais pas, mais des moissons, des fruits, des trésors véritables, qu'arrachent à nos champs nos mains infatigables : nous rendions nos captifs ; Astérie avec nous revolait à Cydon dans les bras d'un époux. Faut-il partir sans elle, et venir la reprendre dans des ruisseaux de sang et des monceaux de cendre ?

Scène 2

Les précédents ; un cydonien, arrivant.

Le Cydonien

Ah ! Savez-vous le crime ? ...

Datame

ô ciel ! Que me dis-tu ? Quel désespoir est peint sur ton front abattu ? Parle, parle.

Le Cydonien

Astérie...

Datame

Eh bien ?

Le Cydonien

Cet édifice, ce lieu qu'on nomme temple est prêt pour son supplice.

Datame

Pour Astérie !

Le Cydonien

Apprends que, dans ce même jour, en cette même enceinte, en cet affreux séjour, de je ne sais quels grands la horde forcenée aux bûchers dévorants l'a déjà condamnée : ils apaisent ainsi Jupiter offensé.

Datame

Elle est morte ! Le Premier Cydonien. Ah ! Grand dieu ! Le Second Cydonien. L'arrêt est prononcé ; on doit l'exécuter dans ce temple barbare : voilà, chers compagnons, la paix qu'on nous prépare ! Sous un couteau perfide, et qu'ils ont consacré, son sang, offert aux dieux, va couler à leur gré, et dans un ordre auguste ils livrent à la flamme ces restes précieux adorés par Datame.

Datame

Je me meurs. (il tombe entre les bras d'un cydonien.) Le Premier Cydonien. Peut-on croire un tel excès d'horreurs ? Un Cydonien. Il en est encore un bien cruel à nos coeurs, celui d'être en ces lieux réduits à l'impuissance d'assouvir sur eux tous notre juste vengeance, de frapper ces tyrans de leurs couteaux sacrés, de noyer dans leur sang ces monstres révéérés. Datame, revenant à lui. Qui ? Moi ! Je ne pourrais, ô ma chère Astérie, mourir sur les bourreaux qui t'arrachent la vie ! ... je le pourrai sans doute... ô mes braves amis, montrez ces sentiments que vous m'avez promis : périssez avec moi. Marchons. (on entend une voix d'une des tours.) Datame, arrête !

Datame

Ciel ! ... d'où part cette voix ? Quels dieux ont sur ma tête fait au loin dans les airs retentir ces accents ? Est-ce une illusion qui vient troubler mes sens ? (la même

voix.) Datame ! ...

Datame

C'est la voix d'Astérie elle-même ! Ciel ! Qui la fis pour moi, dieu vengeur, dieu suprême ! Ombre chère et terrible à mon coeur désolé, est-ce du sein des morts qu'Astérie a parlé ? Un Cydonien. Je me trompe, ou du fond de cette tour antique sa voix faible et mourante à son amant s'explique.

Datame

Je n'entends plus ici la fille d'Azémon ; serait-ce là sa tombe ? Est-ce là sa prison ? Les crétois auraient-ils inventé l'une et l'autre ?

Le Cydonien

Quelle horrible surprise est égale à la nôtre !

Datame

Des prisons ! Est-ce ainsi que ces adroits tyrans ont bâti, pour régner, les tombeaux des vivants ? Un Cydonien. N'aurons-nous point de traits, d'armes, et de machines ! Ne pourrons-nous marcher sur leurs vastes ruines ? Datame avance vers la tour. Quel nouveau bruit s'entend ? Astérie ! Ah ! Grands dieux ! C'est elle, je la vois, elle marche en ces lieux... mes amis, elle marche à l'affreux sacrifice ; et voilà les soldats armés pour son supplice. Elle en est entourée. (on voit dans l'enfoncement Astérie entourée de la garde que le roi Teucer lui avait donnée. Datame continue.) allons, c'est à ses pieds qu'il faut, en la vengeant, mourir sacrifiés.

Scène 3

Les cydoniens, Dictime.

Dictime

Où pensez-vous aller ? Et qu'est-ce que vous faites ? Quel transport vous égare, aveugles que vous êtes ? Dans leur course rapide ils ne m'écoutent pas. Ah ! Que de cette esclave ils suivent donc les pas ; qu'ils s'écartent surtout de ces autels horribles, dressés par la vengeance à des dieux inflexibles ; qu'ils sortent de la Crète. Ils n'ont vu parmi nous que de justes sujets d'un éternel courroux : ils nous détesteront ; mais ils rendront justice à la main qui dérobe Astérie au supplice ; ils aimeront mon roi dans leurs affreux déserts... mais de quels cris soudains retentissent les airs ! Je me trompe, ou de loin j'entends le bruit des armes. Que ce jour

est funeste, et fait pour les alarmes ! Ah ! Nos moeurs, et nos lois, et nos rites affreux, ne pouvaient nous donner que des jours malheureux ! Revolons vers le roi.

Scène 4

Teucer, Dictime.

Teucer

Demeure, cher Dictime, demeure. Il n'est plus temps de sauver la victime ; tous mes soins sont trahis ; ma raison, ma bonté, ont en vain combattu contre la cruauté ; en vain, bravant des lois la triste barbarie, au sein de ses foyers je rendais Astérie ; l'humanité plaintive, implorant mes secours, du fer déjà levé défendait ses beaux jours ; mon coeur s'abandonnait à cette pure joie d'arracher aux tyrans leur innocente proie : Datame a tout détruit.

Dictime

Comment ? Quels attentats ?

Teucer

Ah ! Les sauvages moeurs ne s'adoucissent pas ! Datame...

Dictime

Quelle est donc sa fatale imprudence !

Teucer

Il payera de sa tête une telle insolence. Lui, s'attaquer à moi ! Tandis que ma bonté ne veillait, ne s'armait que pour sa sûreté ; lorsque déjà ma garde, à mon ordre attentive, allait loin de ce temple enlever la captive, suivi de tous les siens il fond sur mes soldats. Quel est donc ce complot que je ne connais pas ? étaient-ils contre moi tous deux d'intelligence ? était-ce là le prix qu'on dût à ma clémence ? J'y cours ; le téméraire, en sa fougue emporté, ose lever sur moi son bras ensanglanté : je le presse, il succombe, il est pris avec elle. Ils périront : voilà tout le fruit de mon zèle ; je faisais deux ingrats. Il est trop dangereux de vouloir quelquefois sauver des malheureux. J'avais trop de bonté pour un peuple farouche qu'aucun frein ne retient, qu'aucun respect ne touche, et dont je dois surtout à jamais me venger. Où ma compassion m'allait-elle engager ! Je trahissais mon sang, je risquais ma couronne ; et pour qui ?

Dictime

Je me rends, et je les abandonne. Si leur faute est commune, ils doivent l'expier ; s'ils sont tous deux ingrats, il les faut oublier.

Teucer

Ce n'est pas sans regret ; mais la raison l'ordonne.

Dictime

L'inflexible équité, la majesté du trône, ces parvis tout sanglants, ces autels profanés, votre intérêt, la loi, tout les a condamnés.

Teucer

D'Astérie en secret la grâce, la jeunesse, peut-être malgré moi, me touche et m'intéresse ; mais je ne dois penser qu'à servir mon pays ; ces sauvages humains sont mes vrais ennemis. Oui, je réproûve encore une loi trop sévère : mais il est des mortels dont le dur caractère, insensible aux bienfaits, intraitable, ombrageux, exige un bras d'airain toujours levé sur eux. D'ailleurs ai-je un ami dont la main téméraire s'armât pour un barbare et pour une étrangère ? Ils ont voulu périr, c'en est fait ; mais du moins que mes yeux de leur mort ne soient pas les témoins.

Scène 5

Teucer, Dictime, un héraut.

Teucer

Que sont-ils devenus ?

Le Héraut

Leur fureur inouïe d'un trépas mérité sera bientôt suivie : tout le peuple à grands cris presse leur châtement : le sénat indigné s'assemble en ce moment. Ils périront tous deux dans la demeure sainte dont ils ont profané la redoutable enceinte.

Teucer

Ainsi l'on va conduire Astérie au trépas.

Le Héraut

Rien ne peut la sauver.

Teucer

Je lui tendais les bras ; ma pitié me trompait sur cette infortunée : ils ont fait, malgré moi, leur noire destinée. L'arrêt est-il porté ?

Le Héraut

Seigneur, on doit d'abord livrer sur nos autels Astérie à la mort ; bientôt tout sera prêt pour ce grand sacrifice ; on réserve Datame aux horreurs du supplice : on ne veut point sans vous juger son attentat ; et la seule Astérie occupe le sénat.

Teucer

C'est Datame, en effet, c'est lui seul qui l'immole ; mes efforts étaient vains, et ma bonté frivole. Revolons aux combats ; c'est mon premier devoir, c'est là qu'est ma grandeur, c'est là qu'est mon pouvoir : mon autorité faible est ici désarmée : j'ai ma voix au sénat, mais je règne à l'armée.

Le Héraut

Le père d'Astérie, accablé par les ans, les yeux baignés de pleurs, arrive à pas pesants, se soutenant à peine, et d'une voix tremblante dit qu'il apporte ici pour sa fille innocente une juste rançon dont il peut se flatter que votre coeur humain pourra se contenter.

Teucer

Quelle simplicité dans ces mortels agrestes ! Ce vieillard a choisi des moments bien funestes ; de quel trompeur espoir son coeur s'est-il flatté ? Je ne le verrai point : il n'est plus de traité.

Le Héraut

Il a, si je l'en crois, des présents à vous faire qui vous étonneront.

Teucer

Trop infortuné père ! Je ne puis rien pour lui. Dérobez à ses yeux du sang qu'on va verser le spectacle odieux.

Le Héraut

Il insiste ; il nous dit qu'au bout de sa carrière ses yeux se fermeraient sans peine à la lumière s'il pouvait à vos pieds se jeter un moment. Il demandait Datame avec empressement.

Teucer

Malheureux !

Dictime

Accordons, seigneur, à sa vieillesse ce vain soulagement qu'exige sa faiblesse.

Teucer

Ah ! Quand mes yeux ont vu, dans l'horreur des combats, mon épouse et ma fille expirer dans mes bras, les consolations, dans ce moment terrible, ne descendirent point dans mon âme sensible ; je n'en avais cherché que dans mes vains projets d'éclairer les humains, d'adoucir mes sujets, et de civiliser l'agreste Cydonie : du ciel qui conduit tout la sagesse infinie réserve, je le vois, pour de plus heureux temps le jour trop différé de ces grands changements. Le monde avec lenteur marche vers la sagesse, et la nuit des erreurs est encor sur la Grèce. Que je vous porte envie, ô rois trop fortunés, vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnez ! Rien ne peut captiver votre main bienfaisante, vous n'avez qu'à parler, et la terre

est contente.

Acte 4

Scène I

Le vieillard Azémon, accompagné d'un esclave qui lui donne la main.

Azémon

Quoi ! Nul ne vient à moi dans ces lieux solitaires ! Je ne retrouve point mes compagnons, mes frères ! Ces portiques fameux, où j'ai cru que les rois se montraient en tout temps à leurs heureux crétois, et daignaient rassurer l'étranger en alarmes, ne laissent voir au loin que des soldats en armes ; un silence profond règne sur ces remparts : je laisse errer en vain mes avides regards ; Datame, qui devait dans cette cour sanglante précéder d'un vieillard la marche faible et lente, Datame devant moi ne s'est point présenté ; on n'offre aucun asile à ma caducité. Il n'en est pas ainsi dans notre Cydonie ; mais l'hospitalité loin des cours est bannie. ô mes concitoyens, simples et généreux, dont le coeur est sensible autant que valeureux, que pourrez-vous penser quand vous saurez l'outrage dont la fierté crétoise a pu flétrir mon âge ! Ah ! Si le roi savait ce qui m'amène ici, qu'il se repentirait de me traiter ainsi ! Une route pénible et la triste vieillesse de mes sens fatigués accablent la faiblesse. (il s'assied.) goûtons sous ces cyprès un moment de repos : le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

Scène 2

Azémon, sur le devant ; Teucer, dans le fond, précédé du héraut. Azémon, au héraut. Irai-je donc mourir aux lieux qui m'ont vu naître sans avoir dans la Crète entretenu ton maître !

Le Héraut

étranger malheureux, je t'annonce mon roi ; il vient avec bonté : parle, rassure-toi.

Azémon

Va, puisqu'à ma prière il daigne condescendre, qu'il rende grâce aux dieux de me voir, de m'entendre.

Teucer

Eh bien ! Que prétends-tu, vieillard infortuné ? Quel démon destructeur, à ta perte obstiné, te force à désertter ton pays, ta famille, pour être ici témoin du malheur de ta fille ? Azémon, s'étant levé. Si ton coeur est humain, si tu veux m'écouter, si le bonheur public a de quoi te flatter, elle n'est point à plaindre, et, grâce à mon zèle, un heureux avenir se déploiera pour elle ; je viens la racheter.

Teucer

Apprends que désormais il n'est plus de rançon, plus d'espoir, plus de paix. Quitte ce lieu terrible ; une âme paternelle ne doit point habiter cette terre cruelle.

Azémon

Va, crains que je ne parte.

Teucer

Ainsi donc de son sort tu seras le témoin ! Tes yeux verront sa mort !

Azémon

Elle ne mourra point. Datame a pu t'instruire du dessein qui m'amène et qui dut le conduire.

Teucer

Datame de ta fille a causé le trépas. Loin de l'affreux bûcher précipite tes pas ; retourne, malheureux, retourne en ta patrie ; achève en gémissant les restes de ta vie. La mienne est plus cruelle ; et, tout roi que je suis, les dieux m'ont éprouvé par de plus grands ennuis : ton peuple a massacré ma fille avec sa mère ; tu ressens comme moi la douleur d'être père. Va, quiconque a vécu dut apprendre à souffrir ; on voit mourir les siens avant que de mourir. Pour toi, pour ton pays, Astérie est perdue ; sa mort par mes bontés fut en vain suspendue ; la guerre recommence, et rien ne peut tarir les nouveaux flots de sang déjà prêts à courir.

Azémon

Je pleurerais sur toi plus que sur ma patrie, si tu laissais trancher les beaux jours d'Astérie. Elle vivra, crois-moi ; j'ai des gages certains qui toucheraient les coeurs de tous ses assassins.

Teucer

Ah ! Père infortuné ! Quelle erreur te transporte !

Azémon

Quand tu contempleras la rançon que j'apporte, sois sûr que ces trésors à tes yeux présentés ne mériteront pas d'en être rebutés ; ceux qu'Achille reçut du souverain de Troie n'égalaient pas les dons que mon pays t'envoie. Cesse de t'abuser ; remporte tes présents. Puissent les dieux plus doux consoler tes vieux ans ! Mon père, à tes foyers j'aurai soin qu'on te guide.

Scène 3

Teucer, Dictime, Azémon, le héraut, gardes.

Dictime

Ah ! Quittez les parvis de ce temple homicide, seigneur ; du sacrifice on fait tous les apprêts : ce spectacle est horrible, et la mort est trop près. Le seul aspect des rois, ailleurs si favorable, porte partout la vie, et fait grâce au coupable : vous ne verriez ici qu'un appareil de mort ; d'un barbare étranger on va trancher le sort. Mais vous savez quel sang d'abord on sacrifie ; quel zèle a préparé cet holocauste impie. Comme on est aveuglé ! Mes raisons ni mes pleurs n'ont pu de notre loi suspendre les rigueurs. Le peuple, impatient de cette mort cruelle, l'attend comme une fête auguste et solennelle ; l'autel de Jupiter est orné de festons ; on y porte à l'envi son encens et ses dons. Vous entendrez bientôt la fatale trompette : à ce lugubre son, qui trois fois se répète, sous le fer consacré la victime à genoux... pour la dernière fois, seigneur, retirons-nous, ne souillons point nos yeux d'un culte abominable.

Teucer

Hélas ! Je pleure encor ce vieillard vénérable, va, surtout qu'on ait soin de ses malheureux jours, dont la douleur bientôt va terminer le cours : il est père, et je plains ce sacré caractère.

Azémon

Je te plains encor plus... et cependant j'espère.

Teucer

Fuis, malheureux, te dis-je. Azémon, l'arrêtant. Avant de me quitter écoute encore un mot : tu vas donc présenter d'Astérie à tes dieux les entrailles fumantes ? De tes prêtres crétois les mains toutes sanglantes vont chercher l'avenir dans son sein déchiré ! Et tu permets ce crime ?

Teucer

Il m'a désespéré, il m'accable d'effroi ; je le hais, je l'abhorre ; j'ai cru le prévenir, je le voudrais encore : hélas ! Je prenais soin de ses jours innocents ; je rendais Astérie à ses tristes parents. Je sens quelle est ta perte et ta douleur amère... c'en est fait.

Azémon

Tu voulais la remettre à son père ? Va, tu la lui rendras. (deux cydoniens apportent une cassette couverte de lames d'or. Azémon continue.) enfin donc en ces lieux on apporte à tes pieds ces dons dignes des dieux.

Teucer

Que vois-je !

Azémon

Ils ont jadis embelli tes demeures, ils t'ont appartenu... tu gémisses et tu pleures ! ... ils sont pour Astérie ; il faut les conserver : tremble, malheureux roi, tremble de t'en priver. Astérie est le prix qu'il est temps que j'obtienne. Elle n'est point ma fille... apprend qu'elle est la tienne.

Teucer

ô ciel !

Dictime

ô providence !

Azémon

Oui, reçois de ma main ces gages, ces écrits, témoins de son destin, (il tire de la cassette un écrit qu'il donne à Teucer, qui l'examine en tremblant.) ce pyrope éclatant qui brilla sur sa mère, quand le sort des combats, à nous deux si contraire, t'enleva ton épouse, et qu'il la fit périr ; voilà cette rançon que je venais t'offrir ; je te l'avais bien dit, elle est plus précieuse que tous les vains trésors de ta cour somptueuse. Teucer, s'écriant. Ma fille !

Dictime

Justes dieux ! Teucer, embrassant Azémon. Ah ! Mon libérateur mon père ! Mon ami ! Mon seul consolateur !

Azémon

De la nuit du tombeau mes mains l'avaient sauvée, comme un gage de paix je l'avais élevée ; je l'ai vu croître en grâce, en beautés, en vertus : je te la rends ; les dieux ne la demandent plus. Teucer, à Dictime. Ma fille ! ... allons, suis-moi.

Dictime

Quels moments !

Teucer

Ah ! Peut-être on l'entraîne à l'autel ! Et déjà le grand-prêtre... gardes qui me suivez, secondez votre roi... (on entend la trompette.) ouvrez-vous, temple horrible ! Ah ! Qu'est-ce que je vois ? Ma fille !

Pharès

Qu'elle meure !

Teucer

Arrête! Qu'elle vive!

Azémon

Astérie! Pharès, à Teucer. Oses-tu délivrer ma captive?

Teucer

Misérable! Oses-tu lever ce bras cruel? ... dieux! Bénissez les mains qui brisent votre autel; c'était l'autel du crime. (il renverse l'autel et tout l'appareil du sacrifice.)

Pharès

Ah! Ton audace impie, sacrilège tyran, sera bientôt punie. Astérie, à Teucer. Sauveur de l'innocence, auguste protecteur, est-ce vous dont le bras équitable et vengeur de mes jours malheureux a renoué la trame? Ah! Si vous les sauvez, sauvez ceux de Datame; étendez jusqu'à lui vos secours bienfaisants. Je ne suis qu'une esclave.

Dictime

ô bienheureux moments!

Teucer

Vous esclave! ô mon sang! Sang des rois! Fille chère! Ma fille! Ce vieillard t'a rendue à ton père.

Astérie

Qui? Moi!

Teucer

Mêle tes pleurs aux pleurs que je répands; goûte un destin nouveau dans mes embrassements; image de ta mère, à mes vieux ans rendue, joins ton âme étonnée à mon âme éperdue.

Astérie

ô mon roi!

Teucer

Dis mon père... il n'est point d'autre nom.

Astérie

Hélas! Est-il bien vrai, généreux Azémon?

Azémon

J'en atteste les dieux.

Teucer

Tout est connu.

Astérie

Mon père! Teucer, à ses gardes. Qu'on délivre Datame en ce moment prospère... vous, écoutez.

Astérie

ô ciel, ô destins inouïs! Oui, si je suis à vous, Datame est votre fils; je vois, je re-

connais, votre âme paternelle.

Dictime

Seigneur, voyez déjà la faction cruelle dans le fond de ce temple environner Pharès : déjà de la vengeance ils font tous les apprêts ; on court de tous côtés ; des troupes fanatiques vont, le fer dans les mains, inonder ces portiques. Regardez Mérione, on marche autour de lui ; tout votre ami qu'il est, il paraît leur appui. Est-ce là ce héros que j'ai vu devant Troie ? Quelle fureur aveugle à mes yeux se déploie ? L'inflexible Pharès a-t-il dans tous les coeurs des poisons de son âme allumé les ardeurs ? Il n'entendit jamais la voix de la nature ; il va vous accuser de fraude, d'imposture. Datame, en sa puissance, et de ses fers chargé, a reçu son arrêt, et doit être égorgé.

Astérie

Datame ! Ah ! Prévenez le plus grand de ses crimes.

Teucer

Va, ni lui ni ses dieux n'auront plus de victimes ; va, l'on ne verra plus de pareils attentats.

Dictime

Tranquille il frapperait votre fille en vos bras ; et le peuple à genoux, témoin de son supplice, des dieux dans son trépas bénirait la justice.

Teucer

Quand il saura quel sang sa main voulut verser, le barbare, crois-moi, n'osera m'offenser. Quoi que Datame ait fait, je veux qu'on le révère. Tout prend dans ce moment un nouveau caractère : je ferai respecter les droits des nations.

Dictime

Ne vous attendez pas, dans ces émotions, que l'orgueil de Pharès s'abaisse à vous complaire : il atteste les lois, mais il prétend les faire.

Teucer

Il y va de sa vie, et j'aurais de ma main, dans ce temple, à l'autel, immolé l'inhumain si le respect des dieux n'eût vaincu ma colère. Je n'étais point armé contre le sanctuaire ; mais tu verras qu'enfin je sais être obéi. S'il ne me rend Datame, il en sera puni, dût sous l'autel sanglant tomber mon trône en cendre. (à Astérie.) je cours y donner ordre, et vous pouvez m'attendre.

Astérie

Seigneur ! ... sauvez Datame... approuvez notre amour : mon sort est en tout temps de vous devoir le jour. Teucer, au héraut. Prends soin de ce vieillard qui lui sert de père sur les sauvages bords d'une terre étrangère ; veille sur elle.

Azémon

ô roi ! Ce n'est qu'en ton pays que ton coeur paternel aura des ennemis... (Teucer sort avec Dictime et ses gardes.) ô toi, divinité qui régis la nature, tu n'as pas foudroyé cette demeure impure, qu'on ose nommer temple, et qu'avec tant d'hor-

reur du sang des nations on souille en ton honneur ! C'est en ces lieux de mort, en ce repaire infâme, qu'on allait immoler Astérie et Datame ! Providence éternelle, as-tu veillé sur eux ? Leur as-tu préparé des destins moins affreux ? Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore : dans nos bois, dans nos champs, je te vois, je t'adore ; ton temple est, comme toi, dans l'univers entier : je n'ai rien à t'offrir, rien à sacrifier ; c'est toi qui donnes tout. Ciel ! Protège une vie qu'à celle de Datame, hélas ! J'avais unie.

Astérie

S'il nous faut périr tous, si tel est notre sort, nous savons, vous et moi, comme on brave la mort ; vous me l'avez appris, vous gouvernez mon âme ; et je mourrai du moins entre vous et Datame.

Acte 5

Scène I

Teucer, Azémon, Mérione, le héraut, suite. Teucer, au héraut. Allez, dites-leur bien que, dans leur arrogance, trop longtemps pour faiblesse ils ont pris ma clémence ; que de leurs attentats mon courage est lassé ; que cet autel affreux, par mes mains renversé, est mon plus digne exploit et mon plus grand trophée ; que de leurs factions enfin l'hydre étouffée, sur mon trône avili, sur ma triste maison, ne distillera plus les flots de son poison ; il faut changer de lois, il faut avoir un maître. (le héraut sort.) (à Mérione.) et vous, qui ne savez ce que vous devez être, vous qui, toujours douteux entre Pharès et moi, vous êtes cru trop grand pour servir votre roi, prétendez-vous encore, orgueilleux Mérione, que vous pouvez abattre ou soutenir mon trône ? Ce roi dont vous osez vous montrer si jaloux, pour vaincre et pour régner n'a pas besoin de vous ; votre audace aujourd'hui doit être détrompée. Ou pour ou contre moi tirez enfin l'épée : il faut, dans le moment, les armes à la main, me combattre, ou marcher sous votre souverain.

Mérione

S'il faut servir vos droits, ceux de votre famille, ceux qu'un retour heureux accorde à votre fille, je vous offre mon bras, mes trésors, et mon sang : mais si vous abusez de ce suprême rang pour fouler à vos pieds les lois de la patrie, je la défends, sei-

gneur, au péril de ma vie. Père et monarque heureux, vous avez résolu d'usurper malgré nous un empire absolu, de courber sous le joug de la grandeur suprême les ministres des dieux, et les grands, et moi-même ; des vils cydoniens vous osez vous servir pour opprimer la Crète, et pour nous asservir ; mais, de quelque grand nom qu'en ces lieux on vous nomme sachez que tout l'état l'emporte sur un homme.

Teucer

Tout l'état est dans moi... fier et perfide ami, je ne vous connais plus que pour mon ennemi : courez à vos tyrans.

Mérione

Vous le voulez ?

Teucer

J'espère vous punir tous ensemble. Oui, marchez, téméraire ; oui, combattez sous eux, je n'en suis point jaloux ; je les méprise assez pour les joindre avec vous. (Mérione sort.) (à Azémon.) et toi, cher étranger, toi, dont l'âme héroïque m'a forcé, malgré moi, d'aimer ta république ; toi, sans qui j'eusse été, dans ma triste grandeur, un exemple éclatant d'un éternel malheur ; toi, par qui je suis père, attends sous ces ombrages ou le comble ou la fin de mes sanglants outrages : va ! Tu me reverras mort ou victorieux. (il sort.)

Azémon

Ah ! Tu deviens mon roi... rendez-moi, justes dieux, avec mes premiers ans, la force de le suivre ! Que ce héros triomphe, ou je cesse de vivre ! Datame et tous les siens, dans ces lieux rassemblés, n'y seraient-ils venus que pour être immolés ? Que devient Astérie ? ... ah ! Mes douleurs nouvelles me font encor verser des larmes paternelles.

Scène 2

Astérie, Azémon, gardes.

Astérie

Ciel ! Où porter mes pas ? Et quel sera mon sort ?

Azémon

Garde-toi d'avancer vers les champs de la mort. Ma fille ! De ce nom mon amitié t'appelle, digne sang d'un vrai roi, fuis l'enceinte cruelle, fuis le temple exécration où les couteaux levés allaient trancher les jours que j'avais conservés. Tremble.

Astérie

Qui ? Moi, trembler ! Vous, qui m'avez conduite, ce n'était pas ainsi que vous m'aviez instruite. Le roi, Datame, et vous, vous êtes en danger ; c'est moi seule, c'est moi qui dois le partager.

Azémon

Ton père le défend.

Astérie

Mon devoir me l'ordonne.

Azémon

Sans armes et sans force, hélas ! Tout m'abandonne. Aux combats autrefois ces lieux m'ont vu courir : va, nous ne pouvons rien. Astérie, voulant sortir. Ne puis-je pas mourir ? Azémon, se mettant au-devant d'elle. Tu n'en fus que trop près.

Astérie

Cette mort que j'ai vue sans doute était horrible à mon âme abattue : inutile au héros qui vivait dans mon cœur, j'expirais en victime et tombais sans honneur ; la mort avec Datame est du moins généreuse : la gloire adoucira ma destinée affreuse. Les filles de Cydon, toujours dignes de vous, suivent dans les combats leurs parents, leurs époux, et quand la main des dieux me donne un roi pour père, quand je connais mon sang, faut-il qu'il dégénère ? Les plaintes, les regrets et les pleurs sont perdus. Reprenez avec moi vos antiques vertus, et, s'il en est besoin, raffermissez mon âme. J'ai honte de pleurer sans secourir Datame.

Scène 3

Les précédents, Datame.

Datame

Il apporte à tes pieds sa joie et sa douleur.

Astérie

Que dis-tu ?

Azémon

Quoi ! Mon fils ?

Astérie

Teucer n'est pas vainqueur ?

Datame

Il l'est, n'en doutez pas ; je suis le seul à plaindre.

Astérie

Vous vivrez tous les deux : qu'aurais-je encore à craindre ? ô ciel ! ô providence !
Enfin triomphe aussi de tous ces dieux affreux que l'on adore ici !

Datame

Il avait à combattre, en ce jour mémorable, des tyrans de l'état le parti redoutable, les archontes, Pharès, un peuple furieux, qui, trahissant ton père, a cru servir ses dieux. Nous entendions leurs cris, tels que sur nos rivages les sifflements des vents appellent les orages ; et nous étions réduits au désespoir honteux de ne pouvoir mourir en combattant contre eux. Teucer a pénétré dans la prison profonde où, cachés aux rayons du grand astre du monde, on nous avait chargés du poids honteux des fers, pour être avec toi-même en sacrifice offerts, ainsi que leurs agneaux, leurs béliers, leurs génisses, dont le sang, disent-ils, plaît à leurs dieux propices ; il nous arme à l'instant. Je reprends mon carquois, mes dards, mes javelots, dont ma main tant de fois moissonna dans nos champs leur troupe fugitive. Bientôt de ces crétois une foule craintive fuit, et laisse un champ libre au héros que je sers. La foudre est moins rapide en traversant les airs. Il vole à ce grand chef, à ce fier Mérione ; il l'abat à ses pieds : aux fers on l'abandonne ; on l'enchaîne à mes yeux. Ceux qui, le glaive en main, couraient pour le venger, l'accompagnent soudain : je les vois, sous mes coups, roulant dans la poussière. Tout couvert de leur sang, je vole au sanctuaire, à cette enceinte horrible et si chère aux crétois, où de leur Jupiter les détestables lois avaient proscrit ta tête en holocauste offerte ; où, des voiles de mort indignement couverte, on t'a vue à genoux, le front ceint d'un bandeau, prête à verser ton sang sous les coups d'un bourreau : ce bourreau sacrilège était Pharès lui-même ; il conservait encor l'autorité suprême qu'un délire sacré lui donna si longtemps sur les serfs odieux de ce temple habitants. Ils l'entouraient en foule, ardents à le défendre, appelant Jupiter qui ne peut les entendre, et poussant jusqu'au ciel des hurlements affreux. Je les écarte tous ; je vole au milieu d'eux ; je l'atteins, je le perce ; il tombe, et je m'écrie : " barbare, je t'immole à ma chère Astérie ! " de ma juste vengeance et d'amour transporté, j'ai traîné jusqu'à toi son corps ensanglanté : tu peux le voir, tu peux jouir de ta victime ; tandis que tous les siens, étonnés de leur crime, sont tombés en silence, et saisis de terreur, le front dans la poussière, aux pieds de leur vainqueur.

Azémon

Mon fils ! Je meurs content.

Astérie

ô nouvelle patrie ! Ce jour est donc pour moi le plus beau de ma vie ! Cher amour !
Cher époux !

Datame

J'ai ton coeur, j'ai ta foi ; mais ce jour de ta gloire est horrible pour moi.

Astérie

Est-il quelque danger que mon amant redoute ? Non, Datame est heureux.

Datame

Je l'eusse été sans doute, lorsque, dans nos forêts et parmi nos égaux, ton grand cœur attendri donnait à mes travaux sur cent autres guerriers la noble préférence ; quand ta main fut le prix de ma persévérance, je me croyais à toi : la fille d'Azémon pouvait avec plaisir s'honorer de mon nom. Tu le sais, digne ami, ta bonté paternelle encourageait l'amour qui m'enflamma pour elle.

Azémon

Et je dois l'approuver encor plus que jamais.

Astérie

Tes exploits, mon estime, et tes nouveaux bienfaits, seraient-ils un obstacle au succès de ta flamme ? Qui, dans le monde entier, peut m'ôter à Datame ?

Datame

Au sortir du combat, à ton père, à ton roi, j'ai demandé ta main, j'ai réclamé ta foi, non pas comme le prix de mon faible service, mais comme un bien sacré fondé sur la justice, un bien qui m'appartient, puisque tu l'as promis ; sanglant, environné de morts et d'ennemis, je vivais, je mourais pour la seule Astérie.

Astérie

Eh bien ! Est-il en Crète une âme assez hardie pour t'oser disputer le prix de ton amour ?

Datame

Ceux qu'on appelle grands dans cette étrange cour, et qui semblent prétendre à cet honneur insigne, déclarent qu'un soldat ne peut en être digne... s'ils osaient devant moi...

Azémon

Respectable soldat, Astérie est ta femme, ou Teucer est ingrat.

Astérie

Il ne peut l'être.

Datame

On dit que, dans cette contrée, la majesté des rois serait déshonorée. Je ne m'attendais pas que d'un pareil affront, dans les champs de la Crète, on pût couvrir mon front.

Astérie

Il fait rougir le mien.

Datame

La main d'une princesse ne peut favoriser qu'un prince de la Grèce. Voilà leurs lois, leurs moeurs.

Astérie

Elles sont à mes yeux ce que la Crète entière a de plus odieux. De ces fameuses

lois, qu'on vante avec étude, la première, en ces lieux, serait l'ingratitude! ... la loi qui m'immolait à leurs dieux en fureur ne fut pas plus injuste et n'eut pas plus d'horreur. Je respecte mon père, et je me sens peut-être digne du sang des rois où j'ai puisé mon être; je l'aime : il m'a deux fois ici donné le jour; mais je jure par lui, par toi, par mon amour, que, s'il tentait la foi que ce coeur t'a donnée, si du plus grand des rois il m'offrait l'hyménée, je lui préférerais Datame et mes déserts : Datame est mon seul bien dans ce vaste univers. Je foulerais aux pieds trône, sceptre, couronne. Datame est plus qu'un roi.

Scène 4

Les précédents, Teucer; Mérione, enchaîné; cydoniens, soldats, peuple.

Teucer

Ton père te le donne; il est à toi. Nos lois se taisent devant lui.

Astérie

Ah! Vous seul êtes juste.

Teucer

Oui, tout change aujourd'hui; oui, je détruis en tout l'antique barbarie: commençons tous les trois une nouvelle vie. Qu'Azémon soit témoin de vos noeuds éternels; ma main va les former à de nouveaux autels. Soldats, livrez ce temple aux fureurs de la flamme: (on voit le temple en feu, et une partie qui tombe dans le fond du théâtre.) pour mon digne héritier reconnaissez Datame; reconnaissez ma fille, et servez-nous tous trois sous de plus justes dieux, sous de plus saintes lois. (à Astérie.) le peuple, en apprenant de qui vous êtes née, en détestant la loi qui vous a condamnée, éperdu, consterné, rentre dans son devoir, abandonne à son prince un suprême pouvoir... (à Mérione.) vis, mais pour me servir, superbe Mérione: ton maître t'a vaincu, ton maître te pardonne. La cabale et l'envie avaient pu t'éblouir; et ton seul châtiment sera de m'obéir... braves cydoniens, goûtez des jours prospères; libres ainsi que moi, ne soyez que mes frères: aimez les lois, les arts; ils vous rendront heureux... honte du genre humain, sacrifices affreux, périsse pour jamais votre indigne mémoire, et qu'aucun monument n'en conserve l'histoire! ... nobles, soyez soumis, et gardez vos honneurs... prêtres, et grands, et peuple, adoucissez vos moeurs; servez Dieu désormais dans un plus digne temple, et que la Grèce instruite imite votre exemple.

Datame

Demi-dieu sur la terre, ô grand homme! ô grand roi! Règne, règne à jamais sur mon peuple et sur moi. Je ne méritais pas le trône où l'on m'appelle; mais j'adore Astérie, et me crois digne d'elle.